

La tradition chrétienne, ce n'était donc pas la vague et incertaine tradition populaire, c'était la tradition authentique et expresse, certifiée par la hiérarchie. « Quand il serait vrai, dit saint Irénée, que les Apôtres ont su quelque mystère plus profond qu'ils n'ont pas voulu dire à tous, mais seulement aux plus parfaits d'entre leurs auditeurs, ils en ont confié le secret, s'ils l'ont confié à quelqu'un, à ceux à qui ils confiaient le gouvernement des Églises?... Ne cherchons donc pas chez d'autres la vérité que nous pouvons demander à l'Église, les Apôtres ont remis là, comme dans un riche dépôt tous les trésors de la vérité; qui le veut, peut y puiser le breuvage de la vie éternelle; c'est la porte de la vie; il n'y a que fourbes et larrons au dehors. ¹ »

Et de cette façon se maintient l'unité de l'Église. « Disséminée dans le monde entier, l'Église l'habite comme une seule maison, elle y vit d'une seule âme et d'un seul cœur, elle enseigne la même parole comme si elle n'avait qu'une seule bouche. Les idiomes diffèrent; la valeur de la tradition est la même partout. Les églises qui sont en Germanie ne croient pas et n'enseignent pas autre chose que celles d'Espagne, d'Orient, d'Égypte, d'Afrique. De même que le soleil, créé de Dieu, est seul et unique en ce monde; ainsi un même enseignement de la vérité éclaire quiconque veut connaître la vérité. Parmi les chefs de l'Église, le plus élo-

est vénérable au monde, d'être unique, et de représenter par son unité l'unité du principe suprême. C'est aussi le privilège de l'Église d'être unique, malgré les hérésies qui s'efforcent de la diviser en plusieurs Églises. Par son essence donc, par son principe, par sa souveraineté, par la raison, nous disons donc qu'il n'y a qu'une seule Église, l'antique et catholique Église, etc... »

¹ Irénée, III, 5, 4, à voir en entier.

quent n'ajoute rien à la tradition, et la parole du plus simple ne lui ôte rien ¹. » La même pensée se produit chez Hégésippe: né juif, il a longtemps cherché la vérité, et parmi les Juifs ses frères, et chez les chrétiens vers lesquels de bonne heure son âme le portait, et chez les hérétiques si souvent mêlés aux chrétiens. Mais il sentait que la vérité devait être où était l'unité. Il est donc allé d'Église en Église, d'évêque en évêque, demandant ce qu'on pensait, et rapprochant ces confessions de foi les unes des

¹ Irénée, I, 5. Voir le texte grec dans Épiphanie. *Hær.*, 51: « Dieu, dit saint Paul, a d'abord mis dans son Église des apôtres, puis des prophètes, enfin des docteurs. » Là donc où sont les dons de Dieu, c'est là qu'il faut chercher la vérité, c'est-à-dire chez ceux en qui subsiste la succession de l'Église apostolique, et qui gardent, avec l'irréprochable discipline des mœurs, le dépôt inaltéré de la doctrine. Ce sont eux qui sont les gardiens de notre foi au Dieu un et créateur, qui augmentent notre amour envers le Fils de Dieu, auteur de tant de bienfaits pour nous. Ce sont eux enfin qui, sans péril d'erreur, nous expliquent les Écritures. » Irénée, IV, 15.

« La vraie gnose (*agnitio*) est la doctrine des Apôtres et la tradition ancienne de l'Église (*antiquus Ecclesie status*) dans le monde entier; c'est le corps du Christ, représenté par la succession des évêques auxquels en chaque lieu les Apôtres ont confié l'Église. C'est par eux qu'elle est arrivée jusqu'à nous, conservée sans aucune fausseté, gardant l'intégrité des Écritures (*Scripturarum tractatione plenissima*) n'ayant souffert ni retranchement ni addition. Avec elle nous est arrivée la connaissance véridique, la légitime et attentive interprétation des Écritures, sans péril et sans blasphème. Avec elle, nous est arrivé aussi le don de la charité, plus précieux que celui de la science, plus glorieux que celui de la prophétie, ce don supérieur à tous les autres dons. » IV, 65.

« Les hérétiques sont réduits à errer au hasard... Mais ceux qui sont dans l'Église marchent par un chemin sûr, ayant la ferme tradition des Apôtres, et reconnaissant partout et chez tous une seule et même foi.... L'Église enseigne partout la vérité; elle est le candélabre à sept branches, portant la lumière du Christ. Ceux qui abandonnent l'enseignement de l'Église, ne craignent pas d'accuser les saints prêtres d'ignorance, ne sachant pas combien un homme illettré et pieux vaut mieux qu'un sophiste impudent et blasphémateur. » V, 20. Voy. encore, sur la tradition non écrite, sa valeur et bien des points sur lesquels elle était déjà nécessaire pour justifier la croyance ou la pratique des fidèles, Tertullien, *de Corona*, 25.

autres. Il est allé à Corinthe; et là, la pensée de l'évêque Primus lui est apparue conforme à la lettre que le pape Clément écrivait jadis aux Corinthiens. Il est allé à Rome; et là, la pensée de Soter, d'Anicet, d'Éleuthère, qu'il a vus se succéder pendant dix ans sur le siège pontifical, lui est apparue conforme à la pensée de Primus. Il a compris en un mot que tous ces évêques et toutes ces Églises n'avaient qu'un même esprit et une même voix. Dans chaque Église il a dressé la liste des évêques, et cette succession épiscopale l'a toujours ramené à la même source, à l'Église primitive des Apôtres et du Sauveur. Et alors il a écrit ses cinq livres intitulés *Déclaration de la Foi*, où il rend hommage à l'universelle identité du christianisme avec lui-même, et dans cette unanimité, reconnaît la vérité¹.

Demanderons-nous maintenant à Hégésippe et à Tertullien quelles sont ces Églises mères de la doctrine et qu'il faut surtout consulter? Quelles sont ces filles immédiates des Apôtres, qui gardent et auxquelles il faut principalement demander le dépôt de la vérité? Ces Églises « qui conservent encore au milieu d'elles les chaires des Apôtres, qui lisent leurs lettres authentiques, et, en les lisant, croient entendre le son de leur voix et reconnaître les traits de leur visage; ces Églises sont faciles à reconnaître. L'Achaïe est-elle voisine de toi? Tu as Corinthe. Si tu n'es pas loin de la Macédoine, tu as Philippi et Thessalonique. Si tu peux faire voile vers l'Asie, tu as Ephèse². »

Mais surtout, « si tu es près de l'Italie, tu as Rome,

¹ Eusèbe, IV, 22. Sur Hégésippe, qui vivait sous Marc Aurèle, voy. plus bas, VI, vi.

² Tertull., *Præscr.*, 56.

Rome qui sur nous autres Africains, dit Tertullien, exerce immédiatement l'autorité de l'Église¹. » Et le Gaulois, parlant ici comme l'Africain : « Est-il besoin, dit Irénée, d'énumérer la succession de toutes les Églises, quand nous possédons la tradition de la plus grande, de la plus antique, de celle que tous connaissent, de celle qui a été fondée et constituée à Rome par les deux glorieux apôtres Pierre et Paul; cette tradition qu'elle a reçue des Apôtres, directement d'abord, puis jusqu'à notre temps, par la succession de ses évêques? C'en est assez pour confondre ceux qui, par une complaisance mauvaise envers eux-mêmes, ou par vaine gloire, ou par erreur et par aveuglement, forment des assemblées illégitimes. Car, dans le sein de cette Église, à cause de sa suprématie dominante, doivent se réunir toutes les Églises, c'est-à-dire les fidèles de toutes les parties du monde; parce que dans son sein plus pleinement que dans toute autre partie du monde, la tradition des Apôtres s'est conservée². Heureuse Église à laquelle ces deux apôtres ont donné toute leur doctrine et tout leur

¹ Roma... unde nobis auctoritas præsto est. *Præscr.*, 56.

² Sed quoniam valde longum est... omnium enumerare Ecclesiarum successiones, maximæ et antiquissimæ et omnibus cognite, a gloriosissimis duobus apostolis Petro et Paulo Romæ fundatæ et constitutæ Ecclesiæ, eam quam habet ab Apostolis traditionem et annuntiatam hominibus fidem, per successiones episcoporum pervenientem, usque ad nos, indicantes, confundimus omnes eos qui quoquo modo, vel per sui placentiam malam, vel vanam gloriam, vel per cœcitatem [et?] malam sententiam, præterquam oportet, colligunt. Ad hanc enim Ecclesiam propter potiorem principalitatem necesse est omnem convenire Ecclesiam, hoc est eos qui sunt undique fideles, in qua semper ab his [qui sunt undique?] conservata est ea quæ est ab Apostolis traditio. *Iren.*, III, 5.

Nous n'avons ici qu'une traduction. Le texte grec de saint Irénée est perdu. Les mots *præterquam oportet colligunt* sont probablement une traduction mal comprise du mot grec παρασυγγροσω, *præterquam oportet congregantur, perperam conveniunt*.

sang; où Pierre a été jugé digne de souffrir comme son Seigneur; où Paul a été couronné comme l'a été Jean-Baptiste; où Jean l'apôtre, après avoir été plongé dans l'huile bouillante sans rien souffrir, a été condamné à la relégation dans une île! Sachons ce qu'elle a appris, sachons ce qu'elle enseigne et quels symboles elle a échangés avec nos Églises africaines. Elle croit (contre les gnostiques) à un seul Dieu créateur du monde, à Jésus-Christ, fils du Dieu créateur, né de la Vierge Marie, à la résurrection de la chair. Chez elle, la loi et les prophètes s'unissent aux Évangiles et aux lettres apostoliques, et c'est là qu'elle puise le breuvage de la foi. Cette foi, elle la marque avec l'eau du baptême, elle la revêt du Saint-Esprit, elle la nourrit de l'Eucharistie, elle l'anime à affronter le martyre; et elle ne reçoit personne qui ne soit formé à cette croyance. Elle n'a pas seulement prédit les hérésies; elle les a vues sortir de son sein¹. »

Et, disons-le en passant, pour que Rome soit plus facilement reconnue pour être le centre de la foi, Dieu a voulu qu'elle fût aussi le centre de la charité, la plus palpable des vertus chrétiennes. Non-seulement c'est à Rome que les hérétiques eux-mêmes, poussés comme malgré eux, vont se faire démasquer et condamner; non-seulement c'est à Rome que les philosophes païens, partout ailleurs luttant contre la vérité, viennent se convertir; mais, de plus, ces communications d'Église à Église, qui sont la vie de l'amour et de la fraternité chrétienne, ont à Rome leur centre et leur foyer. C'est à Rome que l'Église se sait une par la foi, mais c'est aussi à Rome qu'elle se sent une par l'amour. C'est de là que rayonne, ainsi que le

¹ Tertull., *Præscr.*, 56.

dira bientôt Denys de Corinthe, la lumière pour les incertains, l'instruction pour les fidèles, le soulagement pour les pauvres: « Chez vous, dit-il aux Romains, la coutume s'est établie d'assister les frères affligés et d'envoyer des secours à toutes les Églises. Vous aidez les indigents, vous soulagez les frères condamnés aux mines... Telle est la coutume romaine; et votre évêque Soter, non-seulement la garde fidèlement, mais y ajoute encore par le zèle de sa charité; il envoie ses richesses pour soutenir les saints dans leurs souffrances, il traite les frères qui viennent à lui, comme un père plein d'indulgence traite ses enfants, il les conduit par la sagesse de ses paroles dans les routes de la vertu¹. » C'est donc Rome qui maintient et par sa doctrine et par sa charité la merveilleuse unanimité et la merveilleuse fraternité des Églises chrétiennes.

Ainsi, le principe était posé alors exactement comme il l'est aujourd'hui: la foi comme fondement et lien de toute société spirituelle, une pour que cette société soit une, universelle pour que cette société s'étende partout, perpétuelle pour que cette société soit permanente; l'unité, l'universalité, la perpétuité de la foi assurée par la tradition, et la tradition constatée par la hiérarchie.

A beaucoup d'égards sans doute, l'Église catholique d'alors (car déjà elle s'appelait ainsi)² ne présentait pas dans les apparences extérieures le même aspect qu'elle peut présenter aujourd'hui. Elle était à sa naissance, elle est aujourd'hui vieille de près de dix-neuf siècles; elle était persécutée, elle a une certaine mesure de liberté; elle était pauvre, elle a

¹ *Apud* Eusèb., *H. E.*, IV, 22.

² V. Saint Ignace, *Smyrn.*, 8; Tertull., *de Præscript.*, 50; de *Monog.*, 2; Clem. Alex., *Strom.*, VII, 17.

une mesure grande ou petite de richesse et de puissance temporelle. De plus, bien que le symbole de la foi doive être et soit éternellement le même, le travail dix fois séculaire par lequel l'Église, aidée de l'inspiration divine et du labeur de tant d'illustres intelligences, a écrit en termes formels et didactiques chacun des dogmes que l'Esprit saint lui avait confiés, et a, si je puis me servir de cette expression vulgaire, étiqueté les richesses de vérité que contenait son trésor, ce travail était à peine ébauché. La théologie n'avait point encore sa langue, cette langue qui s'est formée avec les siècles, et pour laquelle les Pères et les conciles ont dû inventer des mots que les langues païennes ne connaissaient pas. La théologie des premiers siècles ne parlait encore que des idiomes tout imprégnés de paganisme; ses docteurs, pour la plupart, avaient eux-mêmes reçu l'éducation païenne; les intelligences n'avaient eu d'autre préparation humaine que le formalisme ju daïque ou les philosophies vagues et discordantes de la Grèce. La hiérarchie, elle aussi, était la même sans aucun doute; mais, sous le règne des persécutions, la hiérarchie se trouvait plus loin de chaque fidèle; elle était plus difficile à consulter; son action était moins prompte et moins quotidienne, sa présence moins effectivement sentie qu'elle ne le fut dès le quatrième siècle et sous les empereurs chrétiens. Il faut donc ne pas s'étonner si avec le même symbole, la même hiérarchie pour le commenter, la même autorité divine entre les mains de cette hiérarchie, le langage de la théologie à cette époque a parfois moins de précision; si ses interprétations de l'Ancien Testament sont moins sûres, ses hésitations philosophiques plus fréquentes, ses dissidences un peu plus marquées. Le champ où la théologie se mouvait

alors était aussi exactement, mais moins étroitement circonscrit. Beaucoup de questions qui ont été tranchées plus tard étaient indécises encore¹, et la dissidence pouvait aller plus loin qu'elle ne va aujourd'hui sans entraîner pour cela la rupture. Qu'importe, du reste? Le capital de la foi, si je puis ainsi parler, son trésor était le même. Que l'Église eût enseigné plus ou moins, elle n'avait pas enseigné autre chose, et ce qu'elle avait enseigné était également tenu pour sacré. Ces chrétiens-là savaient peut-être moins que nous, mais ils croyaient autant que nous, puisque comme nous ils croyaient explicitement ou implicitement à tout ce que sait l'Église. « Ne rien savoir contre la règle, c'est tout savoir, » disait admirablement Tertullien².

Il n'en est pas moins vrai que certains Allemands de nos jours, très-savants et cherchant à dire quelque chose qui n'eût pas été dit avant eux, ont pris sous leur bonnet de docteur une théorie qui partage le christianisme d'alors en deux moitiés hostiles et inconciliables. Non-seulement il y avait, comme chacun le sait, des hérétiques; mais ceux que nous appelons orthodoxes, ceux qui formaient la masse de l'Église et la pépinière des martyrs, ceux-là mêmes, dit-on, se partageaient entre deux tendances opposées. Ou ils étaient disciples exclusifs de Pierre, de Jacques et de Clément, et, comme les ébionites, penchaient vers la loi mosaïque; ou, au contraire, disciples exclusifs de Paul, ils étaient, comme les hérétiques gnostiques, ennemis de la loi de Moïse. Ceux-là n'admettant que le seul Évangile de

¹ Ainsi la question du millénarisme. Saint Justin, *Tryph.*, 80, 81; celle de la Pâque. Euseb., *H. E.*, IV, 26, V, 25, 24; celle des pratiques juives. Justin, *ibid.* Les chrétiens se partageaient également sur la valeur des oracles sibyllins. Orig., *C. Cels.*, VII, 61.

² *Adversus regulam nil scire, omnia scire est.* Tert., *Præsc.*, 14.

saint Matthieu; ceux-ci, que les seules épîtres de saint Paul et le seul Évangile de saint Luc; — ceux-là imposant les pratiques judaïques comme un devoir, ceux-ci les réprouvant comme une superstition; — ceux-là mettant le salut au prix des œuvres sans la foi, ceux-ci le mettant au prix de la foi sans les œuvres; — ceux-là élevant le mariage au-dessus de la virginité, ceux-ci honorant la virginité au point de honnir et de rejeter le mariage; — les uns pétriniens, les autres pauliniens (la critique de Tubingue a inventé ces mots nouveaux pour des sectes qu'elle dit anciennes) : telle aurait été l'Église d'alors. Saint Pierre d'un côté, pour ne pas dire Ébion; saint Paul de l'autre, pour ne pas dire Simon le magicien; des chrétiens de celui-ci, des chrétiens de celui-là, et rien au milieu. Comme on est heureux d'être Allemand, puisqu'on est en droit d'avancer de pareilles choses sans que personne ose vous demander pour quoi!

Cela se trouve, en effet, dans les livres de quelques Allemands de nos jours; mais il faut ajouter que cela ne se trouve nulle part ailleurs. Essayez de prendre les monuments de l'antiquité chrétienne, et cherchez à reconnaître comment ils se partagent entre les deux versants du judaïsme et du paganisme. — Saint Clément, d'abord, est-il pétrinien ou paulinien? Il est successeur de saint Pierre, mais il est disciple de saint Paul. Il honore le mariage, mais il loue la virginité. Les ébionites ont prétendu faire de lui leur héros; mais à chaque ligne de son épître aux Corinthiens, il cite et il rappelle saint Paul; il loue en même temps le martyr simultané des deux apôtres¹. Il faut bien recon-

¹ V. 21, 24, 27, 29, 50, 55, 56. Ses citations de l'Ancien Testament, 28, 29, 31, 32, 33, 34.

naitre qu'il n'admet pas entre eux d'opposition, et qu'il n'est ni pétrinien ni paulinien. — Voulez-vous Hermas, son contemporain et son disciple? Il loue la continence comme saint Paul; mais en même temps, il croit fort au salut par les œuvres et par la pénitence, comme le fait l'épître de saint Jacques et toute l'école pétriniennne. Il faut encore le laisser entre deux. — Voulez-vous toute l'Église romaine de cette époque? Elle est hiérarchique, on lui reproche de l'être, et on le lui reproche comme un emprunt fait au judaïsme; elle serait donc judaïsante et pétriniennne. Mais, d'un autre côté, elle honore beaucoup la virginité, c'est un autre reproche qu'on lui fait; elle serait donc antijudaïque et paulinienne. Tout entière il faut la laisser entre deux. — Saint Ignace, Asiatique, et de la fin du premier siècle, se laissera-t-il mieux classer? Il tonne à chaque instant contre le judaïsme, comme s'il était paulinien tout pur. Mais à chaque instant aussi il rappelle l'Ancien Testament; il assimile la hiérarchie chrétienne au sacerdoce mosaïque, comme s'il était pétrinien. — Saint Justin se dessinera-t-il davantage? Il argumente beaucoup contre les Juifs, mais il s'appuie toujours sur leur loi. Il ne pratique pas les observances judaïques, mais il tolère qu'on les pratique. Il ne médit ni de saint Paul et de la virginité, ni de saint Pierre et du mariage. Qu'en faire donc? — J'en dis autant de Taten et d'Athénagore. — Quant à saint Irénée, à Tertullien, à Clément d'Alexandrie, à Origène, ceux-là, leurs ouvrages sont nombreux et on doit bien connaître leur doctrine. Comment les classe-t-on? On ne les classe pas. Saint Pierre et saint Paul dans le culte respectueux que leur rend l'Église; le mariage et la virginité dans la liberté que l'Église reconnaît pour l'un ou pour l'autre; la foi